

Le feuilleton : le voyageur sentimental ou : Ma promenade à Yverdon : (suite)

Autor(en): **Vernes, M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 6

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-217793>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

l'étranger ; l'amie de l'un d'eux voudrait le retenir, mais en vain. Ces deux chansons sont du Jura bernois et du canton de Neuchâtel.

La 15^{me} : *Auprès du Louvre*. Chantée par un habitant de Gryon où elle a été découverte, cette chanson résume la psychologie des deux précédentes.

La 16^{me} : *Le déserteur*. Elle date du quatorzième ou du quinzième siècle ; bien connue de nos étudiants, elle est très populaire.

La 17^{me} : *Le retour du soldat*. C'est le pendant de la chanson du départ ; le soldat est de retour, mais absent depuis sept ans, il n'est pas reconnu des siens d'abord ; vient ensuite la consolation des parents affligés.

La 18^{me} : *Calme du soir*. Seule chanson ayant une vraie teinte patriotique. Autrefois les chants patriotiques n'étaient pas nombreux, mais on agissait peut-être un peu plus. Elle est d'inspiration vaudoise ; il n'y a pas de grands mots, le tableau est emprunté à la vie rustique.

Par ce qui précède on peut se faire une idée du plaisir que les nombreux auditeurs ont éprouvé ; et dire que grâce au zèle de MM. Lauber et Chérix, 2000 de ces vieilles chansons ont été déjà trouvées. Ils ont droit à toute notre reconnaissance.

Nous terminerons en disant que les costumes de Bourgeois 1810 ; de Paysan 1800 et de Soldat 1790, portés par M. Chérix étaient de toute beauté et bien de l'époque.



VO SARA BIN LO DIALBLIO

À l'occasion de la mémorable votation du 3 décembre — c'est loin derrière nous — le *Journal d'Estavayer* rappelle une jolie anecdote sur le doyen Bridel, l'auteur du *Conservateur suisse*.

« La preuve est faite maintenant que l'idée de propriété est fortement gravée dans le cœur des citoyens suisses, disait le *Journal d'Estavayer*, en enregistrant le magnifique succès de la votation précitée. Il en a toujours été ainsi. Une anecdote déjà ancienne, confirma ce fait. C'est celui que l'on appelait le doyen Bridel, ancien pasteur à Montreux et à Château d'Oex, qui en est l'un des héros. Il reste entendu que M. Bridel ne fut pas toujours le doyen Bridel, lequel a si bien illustré son passage dans la vie vaudoise.

Rappelons que M. Bridel était un ami sincère des Fribourgeois et surtout des Gruyériens. Le chant que chacun connaît ou, du moins qu'il a entendu exécuter : « Sur les montagnes de Gruyère » et dont le nom de l'auteur fut pendant longtemps perdu ou ignoré, était de la composition de M. Bridel. Cet hymne patriotique fut composé à l'occasion de l'occupation des frontières, peut-être en 1856. Le contingent de chaque canton avait son chant particulier, et je me rappelle avoir lu que celui des soldats fribourgeois était l'un des meilleurs.

Inutile de répéter que M. Bridel était pasteur : il débuta dans le ministère à Château-d'Oex. Il y arriva aux premiers jours d'une semaine de printemps. La neige repliait son manteau d'hermine et l'aimable et fraîche verdure occupait la place abandonnée presque immédiatement.

Depuis le presbytère, on montra à M. Bridel la demeure de différents malades qu'il tenait de visiter. L'un d'eux était assez gravement atteint et réclamait la sollicitude du pasteur.

Avant de se mettre en route, M. Bridel examine la configuration du pays et voit les interminables lacets que fait le chemin de montagne, avant d'arriver au domicile du patient. D'autre part, en prenant à travers prés, le trajet est singulièrement raccourci, et l'on se décide pour cette dernière alternative.

Après quelques minutes de marche, il voit venir à sa rencontre un naturel armé d'un trident. L'ex-

cellence de sa cause donne à M. Bridel une grande assurance et, malgré l'arme terrible de son adversaire, il continue d'avancer bravement.

Une fois à portée de la voix, le dialogue suivant s'engage :

— Io allà vo ? Nè pas lo tzemin.

L'on ne pouvait guère contester sur cette interpellation ; aussi, M. Bridel tâche de désarmer son interlocuteur, prétextant qu'il est au pays que depuis la veille, qu'on l'attend impatiemment dans une maison un peu plus haut, que, d'ailleurs, il ne fait pas grand mal ; à peine l'herbe commence-t-elle à pousser...

— Nè pas lo tzemin, reprend le montagnard, fo vo rêveri.

Plaidant encore sa cause, M. Bridel voit le moment venu de décliner ses titres pour ramener l'indigène au respect et le faire rentrer sous terre.

— C'est un fait, dit-il, ce n'est pas le chemin, mais on m'attend là-haut où se trouve une personne gravement malade, je dois y aller, attendu que je suis le nouveau pasteur de la paroisse...

Et le montagnard, esquissant un geste non équivoque avec son trident, lui dit d'un ton courroucé ne supportant pas de réplique :

— Vo sara bin lo diàbblio, nè pas lo tzemin ; fo vo rêveri.

Et il fut fait ainsi.

MONSIEUR SE LAMENTE

Jadis, de ta plus faible voix

*Tu me chuchotais quelque chose
De troublant, de tendre, et parfois
Tu m'appelais ton ange rose.*

Maintenant, c'est moins doux, pour sûr !

*Depuis le quatrième étage
Tu me jettes mon nom : « Arthur ! »
En ameutant le voisinage.*

*Jadis, suspendue à mon cou
Tu murmurais : « fuyons le monde,
Allons cacher notre amour fou
Au sein de la forêt profonde. »*

*Maintenant, pendue à mon bras,
Tu m'éreintes, tu te lamentes,
Ton cor au pied ne permet pas
D'accomplir les moindres descentes.*

*Jadis pour tout, à tout moment
Tu désirais que l'on s'embrasse,
Et l'on se donnait longuement
De ces baisers où l'âme passe.*

*Maintenant c'est au Nouvel An
Que tu me flanques sur la tête
Un gros baiser, et ta maman
Estime encor' la chose bête.*

*Jadis dans les prés tu cherchais
Des fleurs ; tu les mettais en gerbes ;
Pour m'alarmer tu te cachais
Souvent parmi les hautes herbes...*

*Maintenant, sous ton parasol
Tu t'assieds auprès des gentianes,
Puis tu les arraches du sol
Pour en préparer des tisanes.*

*Jadis, l'été, nous partions loin
Nous promener dans la campagne.
Tes cheveux embaumaient le join
Et j'étais fier de ma compagne.*

*Maintenant l'on reste chez soi,
Tu crains le soleil sur ta nuque,
Tu dors sans t'occuper de moi,
Tes cheveux sentent la perruque.*

*Jadis, de tes petites dents
Tu grignotais de bonnes choses ;
Tu laissais fondre des fondants
Au contact de tes lèvres roses.*

*Maintenant tu mâches du pain
Avec un morceau de fromage.
Et quand tu manges du lapin,
La sauce en tache ton corsage.*

*Jadis, lorsqu'au doigt tu saignais
Tu me disais : « Suce, ou je pleure ! »
Et tu riais. Je te plaignais,
Te consolais durant une heure.*

*Maintenant tu gémis : « monsieur,
Ma jambe me fait mal. Frictionne. »
Et je frictionne de mon mieux.
J'ai fini, tu gémis : « Savonne ! »*

*Jadis, à la chute du jour
Nous lisions ensemble un poème
Plein de tristesse et plein d'amour
Et tu soupirais : « comme on s'aime ! »*

*Maintenant c'est bien autrement,
Tu parles sur un autre thème ;
Tu me lis le Sillon Romand
Et tu m'expliques comme on sème.*

André Marcel.

Une de nos aimables et spirituelles lectrices ne répliquera-t-elle pas aux vers jolis, mais moqueurs, de M. Marcel. Allons, Mesdames, la plume en main !

Un beau grade. — Hé bien ! demandait-on à mademoiselle Marie, voilà votre frère militaire ; quel grade a-t-il ?

— Oh ! un très beau : il est guide de gauche du premier rang de la troisième section de la première compagnie du bataillon numéro quinze du cinquième régiment de la deuxième division d'armée suisse.

— Oh ! Mais c'est superbe ! En continuant de ce train-là, il ne tardera pas à passer capitaine... Oh ! mais, vous, dites donc... je ne suis pas étonné que vous ayez toujours obtenu le prix de mémoire.

Le bon ouvrier. — (Fragment de composition d'un élève de 12 ans). — « Souvent le patron l'envoie chez des clients pour réparer une fenêtre ou une porte. Lorsqu'il arrive chez une personne, on voit tout de suite qu'il s'y connaît : il l'examine à fond, il la fait tourner plusieurs fois pour voir si elle crie ; alors il la graisse avec soin et s'assure que les charnières jouent bien ; si elle est trop basse, il y met des rondelles pour qu'elle soit plus haute. »



LE VOYAGEUR SENTIMENTAL OU MA PROMENADE A YVERDON

(Suite.)

Louis et Nina.

— Oiseau de mort ! Oiseau de mort !

Et je vis un paysan s'enfoncer dans l'épaisseur de la forêt. J'eus le temps d'apercevoir sa figure, qui me parut intéressante ; mais ses joues caves, ses yeux éteints m'annonçaient le ravage de la douleur.

Oiseau de mort, oiseau de mort, répétais-je le long de la route, en cherchant le sens que pouvaient avoir ces paroles. Les couleurs dont l'hiver et la nuit peignaient la nature m'avaient disposé à les entendre ; je me rappelais l'air intéressant de ce jeune homme ; je le croyais malheureux, et ses tristes accents résonnaient au fond de mon cœur.

Arrivé à Aclens, et m'étant informé de lui, je me fis conduire à la maison de son père, à qui je dis ce que j'avais entendu. Cet homme, sensible à l'intérêt que je prenais à son fils, me fit asseoir en me serrant affectueusement la main, et m'offrit du meilleur vin de sa cave ; je n'en avais pas la moindre envie ; son ton me la donna. Je bus à sa santé, il but à la mienne, et nous voilà bons amis.

Quand il eut tisonné son feu et posé ses lunettes, il me pria de lui raconter de nouveau ce que j'avais vu et entendu. Il gémissait, et m'adressait des paroles entrecoupées, comme si j'eusse connu le sujet de ses peines. Ensuite il tourna longtemps autour de l'éloge de son fils, avant que d'en venir à son histoire. J'étais pressé ; mais c'était un père, un père malheureux... je partageais le plaisir qu'il avait de m'impatienter.

— Vous l'avez vu, monsieur ?

— Oui, mon brave homme ; que lui est-il donc arrivé ?

— Eh bien ! mon pauvre Louis était amoureux de Nina... Vous ne l'avez pas connue, monsieur ?

— Non.

— Oh ! c'était bien la fine perle du village... Quand elle était parmi d'autres filles, on ne trouvait qu'elle de jolie ; et, malgré cela, toutes la chérissaient. Mon fils en était fou, et il avait plu à Nina... Ils étaient si bien faits l'un pour l'autre !... Il la demanda en mariage ; elle lui fut accordée : si bien que Nina, moi, mon fils, tout le village, nous allions être heureux ; le jour était déjà fixé pour les noces... une maladie... Nina mourut !...

Louis et Nina (Suite.)

A ce mot, ce bon vieillard tourna ses regards vers le ciel, comme pour lui en demander la raison ; il les rebaisa bientôt sur ses mains jointes, où ses yeux ne répandirent que deux ou trois larmes, tant la douleur les avait épuisées ; puis, me frappant le genou, et faisant un nouvel effort pour reprendre une voix que le sentiment de ses maux étouffait :

— Oui, monsieur, Nina mourut... elle mourut !... Que mon fils ne la suivit-il ! Il n'aurait perdu que la vie ; j'aurais supporté ce malheur ; mais il a perdu la raison !... Vous le sentez, monsieur, il n'est plus de bonheur pour moi !...

Il pencha sa tête, que je soutins de mes mains tremblantes...

— Mon malheureux fils allait tous les jours pleurer dans le cimetière ; quelquefois il y passait la nuit, et je le trouvais le matin étendu sur la terre qui couvre Nina. Bientôt il ne sortit plus de sa chambre, et ne souffrit pas que personne y entrât. Le voyant dépérir, j'ouvris une cloison pour l'observer. Hélas ! le pauvre enfant avait détérioré la bière de sa Nina ; il l'avait mise debout à côté du chevet de son lit, et avait placé une pendule au-dessus. Dès que la pendule sonnait, il croyait entendre la voix de sa Nina qui l'appelait et lui disait de la rejoindre ; alors il embrassait la bière, se jetait à genoux devant elle, et chantait d'une voix si douloureuse,

Où, ma Nina, oui, bientôt
Je te rejoins au tombeau.

J'avais espéré qu'à force de gémir sa douleur se calmerait : hélas, monsieur, un jour, ne le voyant point venir à l'heure du repas, j'entre dans sa chambre ; je le trouve privé de tout sentiment, étendu près des restes de sa Nina. Dans un égarement d'amour il avait ouvert la bière pour y chercher sa maîtresse... Ce n'était plus elle ; il était tombé évanoui.

Je fis enlever la bière. Quand mon fils reprit connaissance je m'éloignai, feignant de ne m'être aperçu de rien. J'ignore à quoi ce pauvre Louis attribue l'enlèvement de Nina ; mais il ne lui a pas rendu la raison. Il pleure et la nomme sans cesse. Dès qu'il entend le chant d'un coq, le son d'une cloche, quelque cri d'oiseau, ce sont pour lui la cloche et l'oiseau de mort ; il se trouble, il croit que c'est Nina qui l'appelle... elle ne l'appellera pas longtemps !... Et moi !... Et moi !...

Nous nous taisions tous deux. Ce bon père !... ce bon père !... il était trop malheureux pour être consolé. Un petit chien le voyant pleurer y parut sensible, et voulut lui faire des caresses : le vieillard le repoussa sans le regarder, pour ne pas se distraire de sa douleur.

L'exemple de ce petit chien m'enhardit. Je cherchai la consolation que j'aurais voulu recevoir dans un cas pareil ; je la cherchais sans la trouver, quand Louis entra.

— Monsieur ! monsieur ! n'avez-vous pas vu Nina ?...

Son air égaré, son visage pâle et défait, ses tourments, tout m'oppressait... Je ne pus lui répondre.

— Monsieur ne l'a pas vue, mon cher Louis, mais il l'aime beaucoup.

— Il l'aime... répète Louis d'un ton affectueux. Il l'aime... Nina m'aimait... elle m'aimait... tant... tant... mais...

Il ne peut achever... Des convulsions crispent ses nerfs ; son père le prend sur ses genoux. Cet infortuné jeune homme tire son mouchoir, pour essuyer les larmes du vieillard ; il veut le consoler sur ses propres maux ; mais tombant bientôt dans un sombre recueillement, il ferme les yeux, penche

la tête sur l'épaule de son père, et perd tout sentiment, en bégayant le nom de Nina.

Nous restâmes, le vieillard et moi, les yeux fixés en terre, n'osant jeter vers le ciel un regard... qui l'eût accusé !

Je crus mourir.

Je venais de quitter... qui ? Je n'en savais rien ; je marchais au hasard, tant ce qui venait de se passer m'avait remué profondément.

La nuit devenait plus sombre ; mon imagination s'égarait ; je voyais s'enfuir dans l'épaisseur des bois les spectres de Nina, de Louis ; le sifflement de la bise me rendait leurs gémissements ; chaque arbre, chaque feuille m'offrait l'oiseau de mort.

L'oiseau de mort ! Il l'appellera donc un jour !... quelques années, quelques mois, un instant peut-être !... Un oiseau de nuit se fit entendre ; je m'écriai : le voilà !

(A suivre.)

M. VERNES.



ASSOCIATION DES VAUDOISES

Soirée de la « Vaudoise », à Vevey. — Il y a, dans les soirées des Vaudoises, dit la « Feuille d'Avis de Vevey », un monde de gens, de chants, de choses savoureuses et bonnes. Les objets accessoires, en particulier, sont toute une révélation. Ça n'a l'air de rien, ce vieux chapeau à cheminée accroché à la porte, ces chaises à croisillons, ces paniers fermés, « ces couffins » qui semblent toujours être remplis de bricquets... et puis, quand on les voit, on a envie de chanter : « Ah ! qu'on est bien qu'on est bien, chez nous ! » Il est de fait, qu'à l'Hôtel du Pont, samedi soir, on était bien dans l'intimité, quoi, « chez nous ». Matinales, les Vaudoises chantent la « Diane » et cela part, cela fuse, c'est clair, sonore, c'est brillant : M. Castella, qui les dirige, y a mis sa chaude persuasion. Puis, avec toute la bonhomie que l'on sait, Mme Margot, présidente, fait son petit discours de bienvenue, de travailler, de s'unir pour le bien de la patrie. Elle lit aussi un aimable télégramme de la présidente cantonale, Mme Widmer-Curtat. Puis, pendant que les dames se préparent pour la désopilante scène des oies, les nombreux parents, amis et membres passifs de « La Vaudoise » ont le plaisir d'entendre M. Castella dans deux chansons anciennes, infiniment rustiques, poétiques et gracieuses. La chanson des « Jardiniers et Jardinières » de la Fête des vigneron de 1889, toujours fraîche, toujours plaisante, fut bissée et l'on eut le plaisir de voir par deux fois aussi, évoluer la prime jeunesse de « La Vaudoise » dans de forts jolis exercices rythmiques avec cerceaux, section dirigée par M. Perroud.

La jolie pièce de Mme Matter-Estoppey : « Ma maman et ma femme », eut des interprètes excellents et mit la salle en saine gaieté. Une tombola fit des heureux, car les lots étaient jolis.

Dans l'assemblée nous n'avons vu que frais costumes et frais sourires et nous gardons en nos cœurs la bonne devise de la « Marche » de G.-A. Cherix qui veut :

L'emploi sacré de la journée,
La volonté disciplinée,
Les cœurs en haut.
C'est ce qu'il faut
Dans le canton de Vaud... si beau !

O. F.

La section de Lausanne convie les membres de l'Association à assister le samedi 10 février, à 20 h., au Foyer féminin, à une conférence de Mlle Rehberg. — Sujet : « La femme célibataire ».

Don. — La caissière de l'Association a reçu, avec reconnaissance, la somme de 50 francs, de Mme Barraud, de Busigny, somme prélevée sur le produit

des soirées que les Vaudoises de Busigny ont donné les 27 et 28 janvier écoulé. Au nom de l'Association, nos chaleureux remerciements.

Le Major Davel. — Sur le désir exprimé par l'auteur, M. Maurice Contançon, « la Muse » a confié la musique de la nouvelle pièce historique en 6 actes et 8 tableaux : « Davel », à M. Fritz Bach-Rivier, professeur de composition à Nyon, dont tous les musiciens lausannois louent la compétence et le grand talent.

M. Bach-Rivier est enthousiasmé du texte de M. Contançon et il promet une musique absolument appropriée.

La direction des chœurs a été confiée à M. Alfred-Auguste Gentizon, un jeune qui promet, un énergique et un vaillant.

Une première à Lausanne. — C'est lundi 12 février qu'aura lieu la première représentation, à Lausanne, des deux nouvelles pièces de notre confrère Marc-Ernest Tissot : « Un mari tout trouvé », lever de rideau, et « Un crâne lulu », vaudoiserie en 3 actes. Ces deux pièces, qui viennent d'obtenir un très vif succès à Genève, Morges et Fribourg, sont montées par le Théâtre vaudois, dont la réputation n'est plus à faire.

M. Mandrin, l'inoubliable Grognez, jouera le rôle écrasant de Flandruz ; M. Desoche incarnera M. Padou, syndic et conseiller de paroisse ; M. Chamot se métamorphosera en Abraham Cromwell, le milliardaire américain qui, lassé du régime sec des Etats-Unis, vient prendre « trois verres » dans le beau canton de Vaud.

Dimanche dernier, à Fribourg, l'excellente troupe du Théâtre vaudois a été longuement acclamée par des salles archi-combles.

La représentation de lundi aura lieu dans la coquette salle du Kursaal, qui sera comble, elle aussi.

Royal Biograph. — La direction du Royal Biograph s'est assuré pour cette semaine : « La Glorieuse Aventure », superbe drame en 5 actes. L'histoire se passe sous Charles II, et le grand incendie de Londres donne lieu à des scènes tout à fait remarquables. Citons encore : « Fatty au village ! », un des plus récents succès de fou rire. Bref, nouveau programme de gala qui certainement sera apprécié des habitués de l'établissement de la place Centrale. — Dimanche 11, deux matinées : à 2 h. 30 et 4 h. 30.

RECREATION

Jeux de dames du No 2 : Les blancs jouent 16 à 11, 30 à 24, 49 à 43, 40 à 34, 34 à 1 et 1 à 30. Gagnent.

Mot carré.

P O L E
O U I R
L I L I
E R I N

Aucune réponse juste ne nous est parvenue.

Nouvelles récréations. — Anagramme :

Je suis, selon qu'on m'examine,
Un animal, parfois fort cher,
Le logement qu'on lui destine,
Et le seul pays, j'imagine,
Où l'on aime à manger sa chair.

Charade.

Enserrez votre cou :
Lambeau d'étoffe usée
Et le tout vers Poissy dirige la pensée.

Les réponses seront reçues jusqu'au 24 février. — Deux primes seront tirées au sort entre les personnes qui auront envoyé les deux réponses justes.

Noblesse
vermouth délicieux
SE BOIT GLACE G.162 L.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, éditéur.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Broz.